

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 3 (1900)
Heft: 135

Artikel: Potache
Autor: Audouin, Maxime
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-249969>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

telligent pour rendre du dehors des services au gouvernement, et il le fit souvent, surtout dans les rapports avec les légations de Pékin. De plus, raison prépondérante, j'estime, le jeune Koang-Su était le fils de la propre sœur de Tse-Hy, femme légitime du prince Chouén. Ce mariage — entre parenthèses — prouve encore que le père de Sy-Tay-Heou était bien de noblesse tartare assez élevée, sans quoi jamais cette sœur cadette n'eût pu devenir l'épouse proprement dite d'un frère d'empereur.

Je ne reviendrai pas sur les quatorze années de la minorité de Koang-Su (1875-1889). Ly-Hong-Tchang y fut le véritable premier ministre. J'ai dit dans l'étude publiée sur cet homme d'Etat (1), la marche de la Chine vers le progrès pendant cette période, sa direction, son ordonnance spéciale : l'amélioration de la Chine au moyen des sciences européennes, avec lenteur, par les Chinois et pour les Chinois. La régence partageait les idées et approuva la conduite du ministre qui, de son côté, servit l'impératrice avec fidélité. Celle-ci, plus tard, s'est montrée reconnaissante en sauvant le ministre en péril.

(1) Revue de Paris, 1^{er} août 1896.

Sy-Tay-Heou, co-régent avec l'autre douairière, Tong-Tay-Heou, jusqu'à l'année 1881, où mourut celle-ci, resta seule régente jusqu'au 4 mars 1889, majorité de Koang-Su, marié le 26 février précédent.

Devenue une seconde fois douairière à cinquante-cinq ans, Sy-Tay Heou se retira dans la splendide résidence construite pour elle de 1885 à 1887, à l'ouest des lacs de la ville impériale.

L'ancienne cathédrale, d'après ses désirs pressants, s'y trouve incluse depuis décembre 1887, à la suite d'un échange de terrain conclu entre la cour d'une part, le gouvernement français, le Saint-Siège et la mission d'autre part (2). On aurait pu croire que l'ex-régente allait simplement jouir d'un repos bien mérité. Mais l'inaction était trop contraire à sa nature remuante, à ses habitudes d'intrigues. De plus, elle avait vu grandir Koang-Su : elle connaissait la futilité de son esprit facile à se laisser prendre aux trompeurs chatiments des choses ; elle avait sondé la faiblesse de caractère de ce jeune homme timide, mélancolique, mal servi par un corps malingre, appauvri par de précoces débauches. Si-Tay-Heou, soutenue par Ly-

(2) Les pourparlers ont duré deux ans, dirigés par un missionnaire, actuellement Mgr Favier, évêque de Pékin qui déploya toutes les ressources de sa fine et tenace diplomatie. Un vaste terrain dans la ville impériale, une indemnité de construction, des privilèges impériaux, un décret tonageur pour la France et le catholicisme ont été la compensation de cette amiable cession.

de courir la province, et comme les artistes vieillies, malades, vaincues, de jouer dans les petits théâtres de troisième ordre. Ces pauvres artistes, usées par les implacables années, ont encore un filet de voix, quelque chose qui ressemble à un clavier à demi-brisé, mais, enfin, qui résonne encore, et chez elle l'aphonie s'accroissait de jour en jour ; même parler bas lui était une intolérable fatigue. Et bien ! alors, à quoi lui servirait son impeccable méthode ? A quoi bon songer à donner des leçons, puisqu'elle était muette ? Comment transmettre, à de jeunes et fraîches voix, le grand art du bien dire ? Ah ! pourquoi la mort ne la délivrait-elle donc pas du souci de vivre ?

— Qu'avez-vous ma mère ? s'écria Yvan, la voyant dans un accablement profond.

Elle venait d'écrire au crayon sur la page de son carnet, ce désir de mourir, tout fait de désespérance.

Yvan se jeta à son cou.

— Ne pensez pas ainsi, ma mère ; ne m'êtes-

Hong-Tchang, toujours prépondérant, et par le prince Kong, qui approuvait sa politique, se réserva donc une part dans le gouvernement et rendit son approbation obligatoire pour les affaires les plus importantes. Cependant, petit à petit, son influence déclina devant celle de



Mandarin faisant une promenade en palanquin.

Quén-Tong-Ho, président du Conseil. En 1894, au moment des difficultés avec le Japon, nous voyons nettement dessinés deux partis : celui de l'empereur veut la guerre pour châtier l'in-



La grande muraille de la Chine près de Pékin.

solent petit peuple qui méprise le Grand-Empire du Milieu ; ce qui de l'ex-régente conseille la paix, parce que les efforts faits depuis trente ans pour transformer l'immense royaume n'ont pas encore, à leur avis, donné les résultats nécessaires pour tenir tête au Japon modernisé.

Les appels à la prudence du parti de Sy-Tay-Heou ne furent point écoutés. La guerre eut lieu, et le Japon vainqueur ne put être arrêté dans ses demandes territoriales sur le Léao-Tong que par l'intervention commune de la France, de la Russie et de l'Allemagne.

Le résultat le plus dangereux pour la Chine du traité de Simonoséki, même revu par les puissances, fut de sonner un éclatant hallali de curée contre cet empire vermoulu qui paraissait mûr pour le partage. Ce n'est pas cette histoire, trop importante pour l'écouter, que j'entends faire ici. Je veux seulement en donner les grandes lignes et montrer comment la

vous pas nécessaire ? que deviendrai-je sans vous ?

Et il songeait :

— Si elle pouvait prier ! si elle consentait à lire quelques divines pages !

Avec sa piété angélique, Yvan avait beaucoup souffert de voir sa mère ne consacrer sa voix admirable qu'à l'art profane. C'est avec une vive douleur, lui qui avait donné toute son âme à Dieu, et à la musique sacrée, que chaque soir, avant la maladie de la Bocellini, il s'était dit :

— Elle va paraître sur la scène d'un théâtre, ma pauvre chère mère bien-aimée ; elle va interpréter des rôles qui pourront mettre son salut éternel en péril. Ah ! son âme est trop noble, son talent est trop grand pour l'art profane. Vierge Sainte, faites qu'un jour son admirable voix, si vous, la lui rendez, n'interprète que les œuvres saintes !

(La suite prochainement).

mainmise sur l'empereur Koang-Su par un facteur — je ne dis pas nouveau, mais nouvellement organisé — amena la vigilante et altière Tse-Hy à perpétrer, le 22 septembre 1898, son troisième coup d'Etat, qui lui donna le pouvoir, à la place du naïf et pitoyable Koang-Su, mis aux arrêts comme un écolier pris en faute.

(A suivre.)

POTACHE

Né sans doute au coin d'une borne dans un carrefour, d'une couleur indéfinissable tirant sur le chocolat avec des poils rudes et embroussaillés, vierges des caresses du peigne et du savon ; et des pattes sales. — non certes, il n'était pas séduisant le pauvre caniche, quand je fis sa connaissance ! Mais il poussait des cris si lamentables, et dans ses yeux se lisait une angoisse si poignante, qu'un je ne sais quoi me prit aux entrailles, et qu'avec la généreuse ardeur de mes quinze ans je me constituai immédiatement son défenseur.

Ils étaient là toute une bande de gamins qui le torturaient, et un affreux voyou, plus grand que moi de la tête, préparait la ficelle et le pavé qui devait mettre fin à son martyre.

Malgré les objurgations du pion, je tombai sur le drôle. Il s'ensuivit une formidable peignée, tandis que le caniche se léchait les pattes avec sécurité, et que mes camarades et les gamins — tels les Grecs et les Troyens assistant sous les murs d'Ilium à une plume de deux de leurs guerriers de marque, — jugeaient les coups autour de nous rangés.

— Kiss, kiss !... bien tapé !... aïe donc !... poche-lui l'nez !...

Ce ne fut pas long ; et, l'indignation décuplant mes forces, bientôt potache — nous avions ainsi baptisé le chien, séance tenante, — aboya aux culottes de mon adversaire qui montrait le dos honteusement.

J'avais, il est vrai, un œil au beurre noir, mais au lycée ces petits accidents ne comptent pas. Potache, la queue frétilante, les yeux vifs maintenant, gambadait, sautait, jappait comme un fou, en chien qui s'imaginerait avoir le vivre et le couvert, et l'existence assurée pour la fin de ses jours. Il n'était rien moins qu'assuré, l'avenir de Potache, car le pion s'approchait de moi.

C'est très bien, Baudet, d'avoir pris la défense de cet animal, quoique le règlement... Mais, qu'est-ce que vous comptez en faire maintenant ?

— L'adopter ! cria la division tout d'une voix.

Le maître nous rit au nez.

— Eh bien ! si vous vous imaginez que je vais vous laisser l'emporter !...

Mais il se vit entouré, cajolé, — oh ! m'sieu m'sieu ! nous serons gentils, m'sieu !... oh ! m'sieu ! m'sieu !... Et puis, c'était un brave homme ce pion, un bon zigue, comme nous disions ; et Potache, avec un à propos admirable, se mit à faire le beau devant lui.

— Mais, objectait-il, à moitié vaincu, si le proviseur...

— Oh ! n'ayez pas peur, m'sieu ! on le chahutera bien !...

— Allons, allons, grogna-t-il, emportez-le votre toutou.

On lava, on bichonna on embrassa Potache ; et le signal donné, je dissimulai soigneusement sous mon aisselle le chien de la division.

Là-bas, à un demi-kilomètre derrière nous, le chœur des gamins braillait :

Collet d'chien, la boulett', la boulett'
Collet d'chien, la boulette au chien !

La vigilance du portier aisément mise en défaut. Potache fut installé, le soir même, dans mon pupitre. — Un pupitre fait exprès, vaste, profond, tapissé de dictionnaires et du grain de la littérature classique, avec au fond une lièvre de vieux cahiers de brouillons déchevillés. — un vrai nid capitonné et bien aéré, grâce au soin que j'avais pris de maintenir le couvercle entr'ouvert au moyen de deux bûchettes fixées sur le rebord... Et, avec ça, de la viande à discrétion. — trop de viande, hélas ! à en juger par les confidences de mon pupitre ! — des gâteaux, du sucre d'orge... et jamais battu !... Ah ! je vous en réponds, c'était un chien heureux ! J'avais donné vingt sous — mes économies — au garçon, pour acheter sa complaisance. Il surveillait les ébats de Potache dans la cour pendant les classes, car le temps des récréations et des promenades n'aurait vraiment pas été suffisant pour lui assurer sa provision de grand air.

Il était très intelligent et dès le premier jour, avait compris qu'il ne devait point bouger aux heures d'étude, il restait tapi sur ses cahiers de brouillons, plus sage que bien des écoliers, ruminant on ne savait quoi dans sa cervelle de chien. — sans doute des attentions inédites et délicates par lesquelles il pourrait me témoigner sa reconnaissance ; l'amitié le rendait ingénieux. — Cher Potache, que de fois, mal en train, arrêté par une difficulté qui me paraissait insurmontable, fourrant ma tête dans la niche, j'ai trouvé un encouragement précieux au fond de tes bons yeux aimants ! que de fois tu as approché de mes lèvres ton gros museau poilu en quête d'un baiser ! que de fois tu m'as réconforté le cœur avec la carresse chaude et humide de ta langue que tu promettais complaisamment sur mon nez ! — Aussi nous étions amis, ah ! mais, une paire d'amis comme il ne s'en rencontre guère parmi les hommes, — sans marchandage et sans arrière-pensée.

L'arrivée de Potache dans l'étude avait eu sur nous une influence moralisatrice. — Je m'explique. — A la moindre incartade le maître nous rappelait l'engagement que nous avions pris vis à vis de lui à propos du chien ; au besoin même, dans les cas graves, il nous menaçait d'aviser le proviseur de la présence de l'intrus. Il n'en aurait rien fait, car lui-même aimait Potache autant que nous, mais l'avertissement suffisait ; et, presque tous, à la fin de la semaine nous obtenions le maximum des notes de conduite et de travail. Le proviseur était enchanté, le maître idem, nos parents aussi, et nous-mêmes par-dessus le marché. — Bref, tout allait pour le mieux dans la meilleure des études.

Hélas ! trois fois hélas ! — Un beau jour, notre brave maître fut nommé professeur dans un collège, et on le remplaça par une espèce d'être bossu, tortu, grinchu, mauvais comme tous les diables. — Gare à Potache !

Deux jours durant, grâce à des prodiges d'ingénuité, nous pûmes le soustraire à l'inquisition féroce du nouveau maître. Mais le troisième jour, à l'étude de dix heures, quelques minutes avant midi, alors que rien ne semblait plus à redouter. — crac, — ne voilà-t-il pas qu'une satanée puce s'avise d'aller chatouiller cet animal — je parle du chien — qui ne demandait qu'à rester en paix ?

Et — vous voyez ça d'ici ? — dans le grand silence — pan, pan, pan, pan, pan, pan ! des coups sourds, lents d'abord, puis accélérés, trépidants, enragés, résonnant au fond de mon pupitre ; et toute l'étude — dans ces cas-là, ces imbéciles n'ont jamais rien de plus pressé que de vous signaler à la vindicte du maître. — les yeux braqués sur votre serviteur !

— Potache !... à bas, Potache !... soufflais-je.

désespéré, par l'entre-bâillement, tout en apportant une application exagérée à la confection de mon thème... Potache !...

Ah ! oui ! c'était comme si tous les diables de l'enfer avaient mené le sabbat dans l'intérieur de mon pupitre ! J'entendais là-dessous des trépignements, une ronde échevelée — Potache courant sans doute après sa queue, pèle-mêle avec Racine, Hérodote et Virgile ! — et mon couvercle soubressautait, collant mon thème à mon nez, projetant au loin mes dictionnaires ; et puis des petits cris, et des geignements douloureux, et un bruit de mâchoires claquant formidablement !... Christ ! ah ! cristi !... Tout était perdu !...

Je n'eus pas besoin de lever le nez pour voir le maître descendre de sa chaire et venir d'un pas grave jusqu'à moi.

D'un geste majestueux, il abaissa son doigt sur mon pupitre.

— Qu'y a-t-il là-dedans ?

— Là-dedans... m'sieu ?

— Oui.

— Rien m'sieu.

— Vous mentez.

— Mais non m'sieu.

— Ouvrez ce pupitre.

Avec un geste de défi, je croisai mes coudes sur le couvercle, résolu à résister jusqu'au bout ; une lutte s'engagea...

Et, tout à coup, un aboi furieux retentit ; Potache, me sentant menacé, oubliait sa puce pour venir à la rescousse.

C'était la fin ! Le maître l'empoigna par la peau du cou et, la fenêtre étant ouverte, le lança à la volée dans la cour !

Un cri douloureux m'apprit que la pauvre bête s'était fait du mal en tombant : je bondis hors de ma place, je cours ramasser mon cher toutou, puis je me ruai dans l'étude, le brandissant d'un air vengeur et hurlant :

— Potache a la patte cassée !

Ah ! ce fut un beau branle-bas ! Et si le censeur n'était accouru, attiré par le bruit, le pion tortu, bossu, passait un joli quart d'heure !

Inutile, n'est-ce pas, de dire le sort réservé à Potache ?

Un garçon vint me chercher pour me conduire au séquestre, et pour déposer en même temps Potache à la porte avec tous les égards usités envers ses pareils.

La Providence voulut que je rencontrasse dans la cour ma mère et ma sœur, venues au Lycée pour me voir.

Les prier, les supplier d'adopter mon ami et de faire raccommode sa patte, fut l'affaire d'un instant. Après quoi, les ayant embrassées, je montai, fier et digne à mon cachot.

Je n'insisterai pas sur les détails du chahut dont à mon retour, nous gratifiâmes *casse patte*. — C'était désormais le nom du pion tortu, bossu. — Il n'y tint pas huit jours, et déguerpi.

Et mon brave Potache — dame, il est vieux, maintenant... son poil est blanc, sa voix cassée, ses dents sont brèches, ses yeux ternis. — Bien douillettement couché sur son coussin, il regarde, du coin du feu ma plume courir, sans se douter que c'est son histoire que j'écris...

Hein ! Potache ?...

MAXIME AUDOUIN.

A propos de diphthérie

Toujours quelques cas isolés de diphthérie dans la contrée. Rares heureusement. Ce n'est pas comme à Choindez où l'on a relevé une véritable épidémie ces temps-ci.

Il est vrai que grâce à la merveilleuse découverte de Behring et de Roux, la diphthérie

n'est plus maintenant la terrible maladie qu'elle était encore naguère. Le traitement par les inoculations en a fait descendre la mortalité jusqu'à 3 et 4 % et même d'après certaines statistiques à 2 %, alors qu'auparavant elle montait à 30 et même à 60 %. Bien que cette affection devienne bénigne, il y a des cas où le médecin est appelé trop tard, et qui deviennent encore mortels, tout au moins dangereux.

Le Dr W. de Lausanne insiste avec raison dans les lignes qu'on va lire pour que les injections de serum soient faites à temps voulu. Les mères n'ont donc pas tort de s'inquiéter et elles doivent porter toute leur attention sur les symptômes de ce mal et les connaître afin de prévenir le médecin assez tôt pour que celui-ci puisse enrayer l'affection. Voyons donc un peu, d'après les praticiens, les signes auxquels on peut reconnaître son apparition.

Et d'abord corrigeons une grande erreur, malheureusement encore très enracinée dans un certain public, celle de croire que toute diphthérie débute par une grosse toux rauque, aboyante. Elle existe, en effet, cette toux, mais pas au début. Elle est une manifestation de la maladie arrivée à une période déjà *avancée* de son développement lorsqu'elle a envahi le *larynx*. En outre elle se montre encore dans une autre affection, très bénigne celle-là, dans le faux croup (la laryngite striduleuse). Tout au commencement, presque toujours, la diphthérie se localise ailleurs et se présente sous une autre forme. Voyons où et comment, et pour cela faisons un peu d'anatomie, si vous le voulez bien.

Placez-vous à contre jour devant votre miroir, madame, et ouvrez largement la bouche. Que voyez-vous ? La langue d'abord qui sert de plancher à la cavité. Le palais ensuite, profond en forme de voûte, solide dans sa partie antérieure et mou, mobile dans sa partie la plus profonde. Au milieu de son bord postérieur se trouve un petit prolongement en languette : c'est la luette. Maintenant, si vous pesez sur la langue l'aplatir, avec un manche de cuiller par exemple, une autre cavité apparaît plus en arrière, le pharynx. Ce dernier est séparé de la bouche des deux côtés par deux corps arrondis, de la grosseur d'une amande, et mamelonnés comme des coquilles de noix. Ce sont les amygdales. En avant et en arrière d'elles passent deux replis membraneux partant de la luette pour aboutir latéralement près de la mâchoire inférieure.

Or, c'est sur les amygdales que presque toujours débute la diphthérie sous forme de points ou de petites taches blanchâtres à peine grandes souvent comme une tête d'épingle. Ces petites taches peuvent très bien ne pas produire de malaise ou du moins des malaises si peu prononcés que l'enfant ne peut en indiquer la nature ni le lieu. On ne remarquera qu'un peu de fièvre, un peu d'abattement et un certain dégoût pour la nourriture, pouvant provenir aussi bien de l'élévation de la température que de la gêne de la déglutition. Si, à ce moment là, on néglige d'examiner les amygdales on peut très bien méconnaître la nature de la maladie et croire à un léger dérangement d'estomac. L'angine s'aggrave, les taches s'agrandissent et deviennent des peaux épaisses envahissant la luette, le palais, le pharynx et le larynx, et le médecin enfin appelé, grondera de ce qu'on ne l'aura pas appelé plus tôt.

Donc si l'on veut pouvoir parer rapidement au danger il faut savoir examiner la gorge des enfants, et cela n'est pas toujours facile ; non seulement une certaine habitude, un certain entraînement est nécessaire de la part des mères, mais encore l'examineur doit pouvoir se rendre compte nettement et rapidement de ce qu'il voit. Pour cela il faut un exercice fré-